

Le Monde

Supplément Festival d'Automne, 13/09/06

De jeunes comédiens questionnent les idéaux dévastés

Deux compagnie théâtrales présentent un travail original, fondé sur l'invention collective, qui s'affranchit de la toute puissance du metteur en scène et de la position de l' « acteur porte-voix ».

Les membres de la compagnie des Possédés ont, eux, une dizaine d'années de plus – entre 32 ans et 35 ans. David Clavel, Rodolphe Dana, Katja Hunsinger, Nadir Legrand, Katia Lewkowicz et Marie Roig se sont rencontrés au Cours Florent en 1995, avant de travailler ensemble comme comédiens, dans la Compagnie d'Eric Ruf, avec laquelle ils tâtent de la création collective sur *Du désavantage du vent* et *Les Belles Endormies au bord de la Seine*.

Ils travaillent aussi, classiquement, comme comédiens avec des metteurs en scène comme Eric Vigner ou Béangère Jannelle, avant que n'affleure le désir d' « *échapper au côté mercenaire de l'acteur* » et à la vision de « *l'acteur comme porte-voix* ». L'envie, aussi, tout simplement, de faire un théâtre qui leur corresponde au plus près, qui retrouverait « *quelque chose de plus humain, de plus intime et de plus naturel que ce que l'on voyait souvent* ». Le travail de la Bande du tg Stan, qu'ils découvrent à Paris avec leur *Platonov*, sert de détonateur : même désir de « *désacraliser* » la représentation théâtrale, de libérer le jeu, de se frotter directement et en profondeur, en tant que comédiens, avec de grands textes, de trouver le jeu possible entre le texte écrit et la personnalité de l'acteur-personnage : « *Nous ne nous sommes jamais dit que nous allions inventer une nouvelle forme* », disent-ils avec la même méfiance que leurs cadets pour une trop grande conceptualisation. « *Le travail du tg Stan nous a juste aidés à assumer ce que nous voulions vraiment : chercher cet état où on ne triche plus au théâtre, se défaire du savoir-faire pour essayer de ne pas perdre l'humain, d'être au plus près de la vie sur le plateau* ».

En 2002, ils montent *Oncle Vania* de Tchekhov, à la Ferme du Buisson à Noisiel, et créent la compagnie. Les Possédés, « *c'est venu tout seul : à cause de Dostoïevski, bien sûr... Mais aussi pour assumer, tout en étant légèrement ironiques avec nous-même, ce côté "possédé" par le théâtre, cette "possession" par un texte qui, après tout, est la condition du comédien... C'était une façon de nous amuser de ce jeu perpétuel entre l'incarnation et la distance qui est au cœur de sa recherche* ».

L'esprit collectif s'est imposé, même si Rodolphe Dana assume la direction – « *en cas de conflits, il faut bien avoir une personne qui tranche* ». « *Ce n'était pas un choix directement politique, Juste la seule solution pour mener à bien ce type de démarche, qui cultive la personnalité du comédien, et dans laquelle le travail de l'acteur devient un vrai travail d'interprète et de chercheur. Une manière, aussi, de mettre de côté les problèmes d'ego de l'acteur ou du metteur en scène.* »

Ils font eux-mêmes le constat tranquille qu' « *on ne peut plus être politique comme l'a été la génération qui nous a précédés. Le politique aujourd'hui se situe à un autre endroit, il n'est pas forcément de l'ordre de la dénonciation ou de la revendication.* » Comme pour l'équipe des *Histrions*, la scène reste pour eux cet endroit formidable où la vie peut encore et toujours se réinventer, un lieu de création au sens fort du terme.

Comme dans *Le Pays Lointain*, pièce-testament, pièce-monde de Jean-Luc Lagarce, dans laquelle l'auteur, mort en 1995 à 38 ans, joue avec tous les codes du théâtre et réinvente sa vie, avant de disparaître avec une ultime élégance. Comme dans *Merlin*, de l'allemand Tankred Dorst, qu'ils ont aussi envie de montrer : « *Elle pose cette question : que fait-on d'un idéal dévasté ?* »

Libération

05.12.06

Petit traité de savoir-mourir

Par René SOLIS

Le Pays lointain de Jean-Luc Lagarce, m.s. de Rodolphe Dana, Théâtre de la Bastille (Festival d'automne), 21 h (relâche jeudi 7). Rens. : 01 43 57 42 14. Jusqu'au 10 décembre.

Jean-Luc Lagarce acheva le Pays lointain en 1995, quelques semaines avant de mourir du sida. On retrouve dans la pièce un thème qui traverse toute son oeuvre : le retour d'un homme dans la maison familiale, vingt ans après. Dans le Pays lointain, Louis revient pour quelques heures chez lui, dans la «sorte de ville» où il a passé son enfance. Il y retrouve sa soeur, son frère, sa mère, qu'il n'a pas vus depuis longtemps. Il est accompagné d'un ami. La visite ne se passe pas aussi bien qu'il pourrait l'espérer ; les non-dits, les jalousies, les incompréhensions refont surface. Mais il ne s'agit pas d'un règlement de comptes. Sont aussi au rendez-vous plusieurs fantômes : amants du héros, amis, père, acteurs d'une fête où se croisent les deux familles, celle dont il vient et celle qu'il a choisie.

Monologues. Parce qu'il s'agit de l'oeuvre ultime, et que Lagarce expose d'entrée l'enjeu «Histoire d'un jeune homme qui décide de revenir sur ses traces, revoir sa famille, son monde, à l'heure de mourir», on peut avoir tendance à lester le Pays lointain d'une gravité testamentaire exagérée. Même si cette cérémonie des adieux ressemble à un traité de savoir-mourir (en écho aux Règles du savoir-vivre dans la société moderne, autre pièce de Lagarce), elle tient à distance la tragédie et toute idée de fatalité. Les monologues de Louis sont d'autant plus poignants : les plus beaux jamais écrits par Lagarce : que souriants, empreints d'une mélancolie sereine, comme si, en réunissant les morts et les vivants, il accédait à la vie éternelle.

«... Reste ce sentiment de n'être rien dans un monde où rien ne subsiste, si ce n'est l'amour des vivants et l'amour des morts...» La citation extraite du Temps immobile de Claude Mauriac, placée en exergue de la pièce, résume parfaitement l'état d'esprit d'un auteur qui écrivait aussi, dans son journal, à l'automne 1994, à propos des personnages morts, qu'ils n'étaient «pas toujours tristes et n'apportant pas toujours la tristesse et la douleur. Revenants, c'est le mot. Revenant et protégeant les vivants de leurs petits travers, et jouant entre eux, commentant l'action et se permettant de l'influencer, d'influer sur le cours des choses. Des autres groupes, on peut revenir mort et continuer de jouer son histoire, indestructible».

Simplicité. Après François Rancillac en 2002, Rodolphe Dana met en scène le Pays lointain. Programmé par le Festival d'automne dans plusieurs lieux de la région parisienne (Ferme du Buisson, Malakoff), le spectacle est au théâtre de la Bastille, avant de repartir à Evry. Le fondateur de la compagnie les Possédés s'était fait remarquer début 2005 par une mise en scène d'Oncle Vania de Tchekhov toute de proximité avec le public ; les acteurs, un peu à la manière de ceux du collectif belge Tg Stan, semblant découvrir leur rôle à mesure qu'ils le jouaient.

On retrouve de cette simplicité dans le Pays lointain. Pour le meilleur. Et même si l'on constate de flagrantes disparités de niveaux entre les acteurs, la langue de Lagarce résonne, bouleverse.

La Tribune

01.12.06

Mémoire vive

La compagnie de théâtre "Les Possédés" a mis en scène et joue "Le Pays lointain" de Jean-Luc Lagarce. Un retour en famille où les morts ont leurs mots à dire, comme les vivants. Une réussite.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas l'oeuvre de Jean-Luc Lagarce (1957-1995), rappelons qu'il fut écrivain et à l'origine de la création de l'édition Les Solitaires Intempestifs, vidéaste, auteur de quelque 20 pièces de théâtre, comédien, metteur en scène et meneur de troupe jusqu'à sa mort, le Théâtre de la Roulotte. Son écriture peut paraître hésitante, pleine de retenue, de retours en arrière. Mais c'est pour mieux aller au plus près de l'intime, des blessures ou des joies, et aussi pour mieux faire vibrer l'humour qui enveloppe ses personnages, leurs situations.

"Le Pays lointain", une de ses dernières pièces écrites - il en avait fait une première mouture deux ans auparavant, en 1993 -, pourrait se résumer au retour de Louis (Rodolphe Dana dans le rôle) dans sa famille quelque part en province.

Mais ce retour reste dans le monde de l'imaginaire, celui d'une mémoire qui aurait aussi envie d'ajouter à ces retrouvailles des invités improbables. Comme si l'auteur recréait d'abord sur le papier, puis sur le plateau, une rencontre théorique entre la famille dont Louis est issu et celle qu'il s'est construit lui-même après plus de vingt années d'absence. Dans ce "Pays lointain" il y a donc la mère, le père même si déjà mort, le frère Antoine, la soeur Suzanne mais il y a aussi les ami(e)s de Louis et ses amants, morts ou non.

Il y a très peu de décor dans cette production - quelques chaises, un grand canapé, de furtives images vidéo qui s'impriment parfois en fond de scène, c'est tout. L'important tient dans les échanges, dans les tensions qui pointent et qui disparaissent pour en laisser d'autres surgir jusqu'à l'impudeur parfois. Même si le jeu des différents comédiens n'est pas toujours égal - certains sur-jouent un peu -, une belle sensibilité, une grande intelligence et beaucoup d'émotion émanent de la scène. Et même si les discussions de famille sont souvent d'une gentille banalité, ce "Pays lointain" est, lui, tout sauf banal.

"Le Pays lointain" du 4 au 10 décembre au Théâtre de la Bastille. Tél: 01 43 57 42 14. Puis en tournée à l'Agora d'Evry (12-13 décembre), au Théâtre Garonne de Toulouse (19-27 avril), etc.

La Terrasse

novembre 2006 – n° 142

Rodolphe Dana et le collectif des Possédés s'emparent de la dernière pièce de Jean-Luc Lagarce. Un théâtre sans truc ni triche qui touche au cœur.

C'est le « récit de l'échec, le récit de ce qu'on voulut être et qu'on ne fut pas, le récit de ce qu'on vit nous échapper ». Le « Pays lointain » est peut-être celui où Louis revient, après des années d'absence silencieuse. Il se sait condamné et veut dire adieu avant de mourir. Il ne dira rien. Il revoit les vivants, réveille les défunts... C'est toute sa vie qui défile à son chevet. Les uns ressassent le passé ou mâchonnent les non-dits, les autres pleurent sur eux-mêmes. Lui les écoute, avec tendresse, avec distance parfois. Dans ce dernier texte écrit en 1995, Jean-Luc Lagarce touche avec une délicate pudeur les zones les plus intimes, les plus sensibles, de l'être : la famille - celle dont on hérite, celle qu'on se construit, l'amour -, celui qui souvent ne trouve pas les mots, et puis la mort, qui rappelle l'urgence d'aimer, de parler, de comprendre. Après un *Oncle Vania* fort remarqué, Rodolphe Dana et le collectif des Possédés s'emparent de cette pièce qui irradie le désarroi de vivre d'une élégance joyeuse. A leur manière, proche des Tg Stan : celle d'un théâtre sans truc ni triche, porté par la seule magie du jeu des comédiens, qui saisit au cœur.

Gwénola David

La Terrasse

Décembre 2006

Rodolphe Dana et le collectif des Possédés s'emparent de l'ultime texte de Jean-Luc Lagarce. Un théâtre sans truc ni triche qui touche au cœur.

C'est « l'histoire d'un jeune homme qui décide de revenir sur ses traces, revoir sa famille, son monde, à l'heure de mourir. Histoire de ce voyage et de ceux là, tous ceux-là, perdus de vue, qu'il rencontre et retrouve. » dit Longue date, l'ami de toujours. Après des années murées dans le silence de l'absence, Louis revient donc chez les siens, là-bas, dans la grisaille industrielle de sa ville natale. Il se sait condamné et veut dire adieu avant de partir, par-delà le lointain. Sans doute aussi voudrait-il dénouer les conversations inachevées, fermer le passé laissé en souffrance. S'excuser des mensonges. Pardonner. Il retrouve sa mère, sa sœur Suzanne, son frère Antoine et sa femme Catherine, et puis les autres... Ces autres qui surgissent de la mémoire et s'invitent au présent, ces inconnus perdus de vue ou ces proches déjà morts, ces garçons qu'il a aimés, aurait bien voulu aimer, ces êtres qu'il a croisés ou simplement frôlés. Louis ne dira rien, ou presque... Il écoute les reproches, les ratés indélébiles et les regrets mâchonnés, les non-dits séchés au fond de la gorge qui soudain déchirent la poitrine. Il écoute avec tendresse, avec distance, de cette distance inaccessible que les siens prennent pour de l'indifférence quand elle cache une solitude recroquevillée au creux du cœur.

Un ultime défi lancé au théâtre

Dans ce dernier texte achevé deux semaines seulement avant sa mort, en 1995, Jean-Luc Lagarce touche les liens, serrés jusqu'au sang, de la famille - celle dont on hérite, celle qu'on se choisit. Il fouille les nœuds à vif, descelle l'amour qui voudrait tant sourire mais qui se fige au seuil du dire, parce que l'amertume claque la porte, parce que le chagrin frappe des poings pour ravalier ses larmes. L'auteur lance aussi un ultime défi au théâtre : celui de saisir l'élan de toute une vie dans l'étreinte des mots, de faire tenir sur la scène la foule des personnages, de tous les personnages d'une existence, sans n'oublier personne... celui d'attraper d'une main les mouvements foisonnants, contradictoires, de l'être dans ce qui le relie aux autres. Rodolphe Dana et le collectif des Possédés s'emparent de cette pièce qui irradie le désarroi de vivre d'une élégance joyeuse. A leur manière, celle d'un théâtre sans trucs ni triche, porté par la seule magie du jeu d'acteur. Sur le plateau : un canapé, quelques chaises, une table de travail, un portant de costumes... voilà qui suffit pour basculer progressivement dans la fiction. Les comédiens (excellents David Clavel, Nadir Legrand, Marie-Hélène Roig, etc.) se faufilent dans la complexité d'une structure dramaturgique éclatée, qui passe du récit au dialogue, brouille le passé et le présent, convoque les morts et les vivants. En dépit de quelques fragilités sur le début, ils libèrent toutes les essences douces-amères de cette écriture ciselée, qui désarme sans cesse le drame d'un trait d'humour. Et touche au cœur.

Gwénola David

Le Pays lointain, de Jean-Luc Lagarce, création collective des Possédés dirigée par Rodolphe Dana, dans le cadre du Festival d'Automne (www.festival-automne.com), du 4 au 10 décembre, à 21h, sauf dimanche 17h, relâche 7 décembre, au Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, 75011 Paris (Rens. 01 43 57 42 14 et www.theatre-bastille.com), les 12 et 13 décembre, à 20h30, à l'Agora-Scène nationale d'Evry et de l'Essonne, Place de l'Agora, 91002 Evry. (Rens. 01 60 91 65 65 et www.theatreagora.com). Spectacle vu à La Ferme du Buisson. Durée 2h35. Le texte est publié aux éditions Les Solitaires intempestifs.